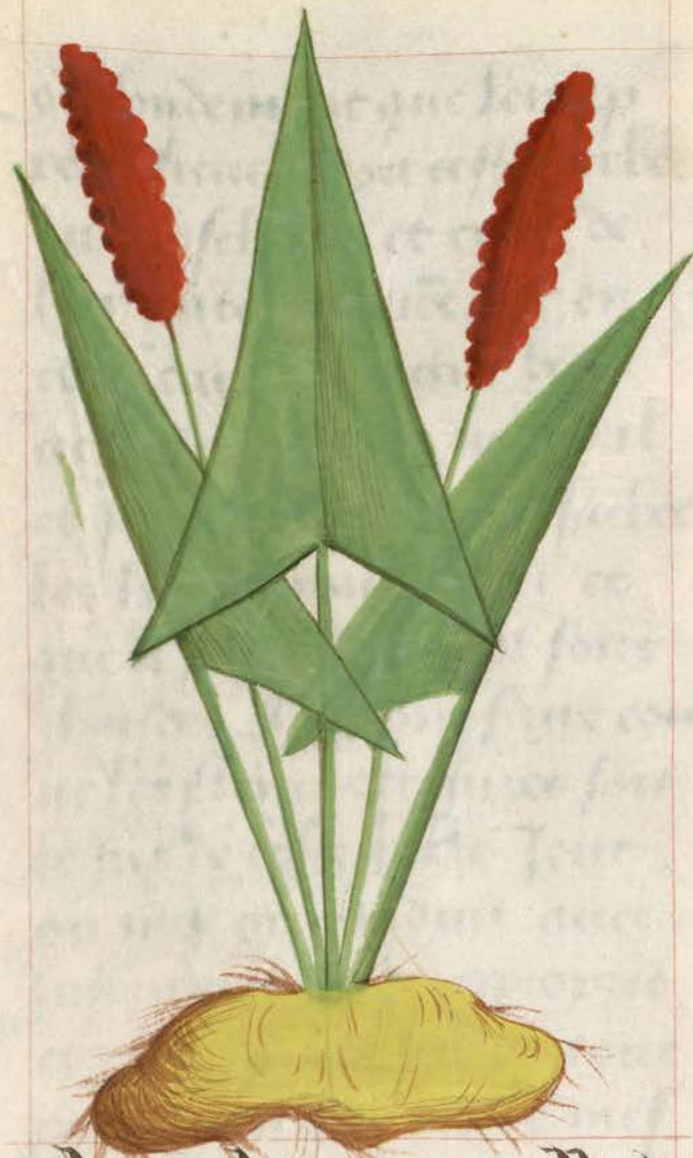


NATURE

LES PLANTES

PETITE LEÇON DE VOCABULAIRE



Am d'os arcephany effe
Zuneh Am d'os de r'unch
occe arl w t' d. mil d' an

De tous temps les hommes ont donné des noms aux plantes qu'ils utilisent (fig. 1-2). Pendant de nombreux siècles, il n'y eut ni règle de nomenclature ni méthode de classement communes à tous. Tandis que le grand public utilisait des noms vernaculaires ou vulgaires, c'est-à-dire propres à une région, les « botanistes » faisaient appel au latin pour composer des noms avec un ou deux mots, parfois plus (on parle alors de polynômes). Dès l'Antiquité, les médecins, obligatoirement dotés de connaissances botaniques, utilisèrent le latin pour nommer les plantes (fig. 2). À partir du XVI^e siècle, nombreux sont ceux qui se mirent à utiliser deux termes pour désigner une espèce végétale mais ce n'était pas une règle universelle et chaque auteur pouvait donner le nom de son choix. Bref, le chaos !

DU CHAOS JAILLIT LA LUMIÈRE

On doit à Carl von Linné (1707-1778) (fig. 3), naturaliste et médecin suédois, la mise au point de la nomenclature en latin encore utilisée de nos jours. Contrairement au nom vernaculaire qui pouvait différer d'une région et d'un pays à l'autre, le latin, langue commune de l'Europe, permettait une certaine universalité.

Si Linné a le plus souvent repris les binômes créés par les auteurs qui l'ont précédé, il a eu le mérite d'en faire une règle commune à tous. Dans un article scientifique, quelle que soit la langue utilisée, les plantes doivent toujours être citées selon la nomenclature binomiale linnéenne. Le premier mot désigne le genre du végétal et porte une majuscule. C'est un peu comme un nom de famille. Le second, en minuscule, se rapporte à son espèce. C'est l'équivalent d'un prénom. Ainsi *Borago officinalis* désigne-t-il universellement la Bourrache officinale (fig. 4).

Si l'origine des noms est souvent latine, le grec n'est pas en reste et l'on rencontre aussi parfois de l'allemand, de l'arabe, de l'italien, du provençal...



Page précédente

Fig. 1. Larum, *Livre des simples médecines*, XV^e siècle
Bibliothèque nationale de France, Français 9137, fol.173

De haut en bas

Fig. 2. Dans le *De ponderibus medicinalibus*, chaque plante (ici l'*herba argimonia*, Aigremoine) est accompagnée de son nom latin, grec, punique, biblique, égyptien. Constituant une sorte de manuel à l'usage du praticien, cet herbier correspond aux usages médicaux en cours au IX^e siècle.

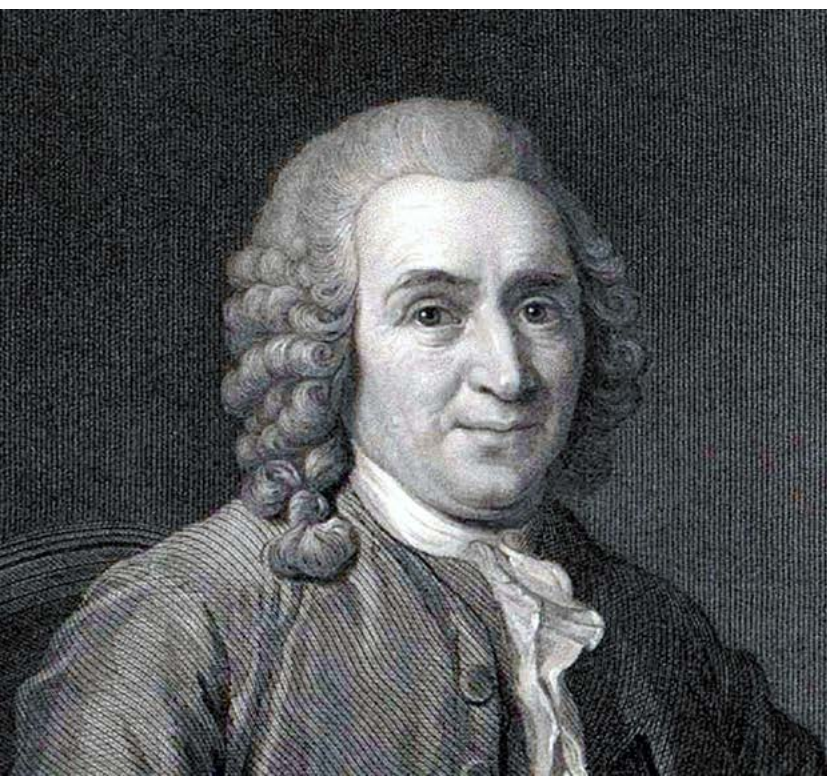
Bibliothèque nationale de France, Latin 6862, fol. 46v

Fig. 3. Carl von Linné

Collection particulière

Fig. 4. La Bourrache officinale, d'après une illustration de Nicolas Robert (XVII^e siècle)

Collection des vélins du Muséum national d'histoire naturelle, portefeuille 26



Les noms sont souvent basés sur une caractéristique de la plante : sa forme, la forme de ses feuilles, l'aspect de sa fleur, sa texture, sa couleur, son odeur, sa pilosité, son époque de croissance ou de floraison. Si l'on reprend l'exemple de la Bourrache officinale, *Borago* dérive du bas latin *burra*, bure, étoffe grossière en laine, du fait de la texture rêche de ses feuilles, et *officinalis* informe que la plante était jadis vendue comme remède dans les officines des pharmaciens. Les noms de genres reprennent souvent ceux de personnages célèbres dont de nombreux botanistes : *Bougainvillea spectabilis*, la Bougainvillée (fig. 5), rend ainsi hommage à Louis Antoine de Bougainville, l'explorateur français qui l'a récoltée au Brésil lors de son expédition autour du monde. *Spectabilis* signifie de son côté « admirable », « remarquable ».

La nomenclature obéit à des règles très précises et très strictes édictées et révisées tous les six ans par un Congrès International de Botanique réunissant plusieurs milliers de scientifiques du monde entier. Le dernier en date a eu lieu en juillet 2024 à Madrid.

La plupart des plantes possèdent deux noms officiels : le nom scientifique, en latin, et le nom commun ou vernaculaire, nom d'usage utilisé dans la vie courante. Ce dernier se transformant au fil des siècles et des évolutions du langage, différent d'un endroit à l'autre ou utilisé pour deux plantes voire plus, peut être source de confusions. Le Hêtre commun (fig. 6), s'il est pour tous *Fagus sylvatica*, est aussi nommé selon les régions fou, foutel, fouteau, faye, foyard, fau, faon, fayard fayaud, favinier, faou ! L'arbuste épineux Paliure austral (*Paliurus spina-christi*) (fig. 7) est un autre exemple. Appelé Épine du Christ parce que ses rameaux bardés de longues épines furent, rapporte-t-on, tressés par les Romains pour en faire la couronne portée par Jésus le jour de sa crucifixion, il porte aussi le joli nom de Porte-chapeau, ses fruits, qui demeurent après la chute des feuilles, ressemblant à de petits chapeaux de soleil, verts puis bruns. On le nomme aussi Ne-me-quitte-pas, Capelets, Argolou et, en languedocien, *Argalon*, *Arn*, *Arnavés*, *Bèc de falcon*, *Espina amara*, *Pòrtacapèl*...

En 2023 a été établie la nomenclature française normalisée des plantes vasculaires de France métropolitaine. Cette nomenclature, facilement accessible au public, s'est inspiré au mieux des noms déjà utilisés en langue



De haut en bas

Fig. 5. Bougainvillée (*Bougainvillea spectabilis*)

Photo Micheline Blavier

Fig. 6. Hêtre commun (*Fagus sylvatica*)

Plantes médicinales de Köhler, 1887

Fig. 7. Paliure austral (*Paliurus spina-christi*)

Photo Micheline Blavier

française, qu'ils soient communs (dans les sens de « habituel, fréquent, usuel ») ou vernaculaires (du latin *vernaculus* = « du pays, indigène, national »), issus de la tradition populaire. Ainsi, un nom français normalisé unique a été attribué à chaque plante.

Si les nomenclatures constituent un langage commun qui permet d'éviter les confusions, chacun peut bien sûr continuer à utiliser le nom commun ou vernaculaire de son choix : celui utilisé dans sa famille, dans son village, son « pays », celui qu'il a mémorisé.

DES NOMS D'OISEAUX, DES NOMS D'INSECTES

De nombreuses plantes doivent leur nom à des oiseaux ou des insectes. Attardons-nous un instant sur un petit florilège ornitho-entomologique.

Quels noms étranges pour ces plantes habitant les sols sablonneux, les terrains remués, les friches, les bords des chemins et talus. Leur nom scientifique dérive du grec *erôdion* signifiant héron. L'Érodium bec-de-cigogne (*Erodium ciconium*) (fig. 8) et l'Érodium bec-de-grue (*Erodium cicutarium*) (fig. 9) sont des plantes voisines des géraniums sauvages et ne dépassant pas 60 cm. Leurs feuilles sont très découpées, leurs fleurs, petites, à cinq pétales, cinq sépales et dix étamines, sont roses, blanches ou rouges chez le Bec de grue (très polymorphe), bleues, veinées, chez le Bec de cigogne. L'Érodium bec-de-grue, très commun, fait partie de ces plantes capables de fleurir presque toute l'année, même en plein hiver si les conditions climatiques s'y prêtent (en ville notamment), ce qui lui donne un avantage en termes de production de graines. Plante presque cosmopolite, elle est en voie d'expansion sur la planète. Beaucoup plus rare, l'Érodium bec-de-cigogne fleurit d'avril à août. À l'origine de ces noms vernaculaires sont des fruits extraordinaires : fines et rigides comme des aiguilles, les arêtes* qui renferment la graine ressemblent à de longs becs d'oiseaux ; de 3 à 4 cm chez l'Érodium bec-de-grue (appelé aussi Aiguille du berger), il peut atteindre 10 cm chez l'Érodium bec-de-cigogne ! Plus étonnant : ces arêtes sont hygrométriques. Lorsqu'il fait sec, l'arête du fruit mûr se tord fortement grâce à un ressort caché et la spirale se détend dès que le temps devient humide. Aussi, s'enroulant et se déroulant en tire-bouchon au gré des variations de l'humidité, l'arête enfonce la graine dans le sol (fig. 10). Les arêtes de certaines espèces tels les *Erodium gruinum* et *Erodium*



De haut en bas

Fig. 8. Érodium bec-de-cigogne (*Erodium ciconium*)

Fig. 9. Érodium bec-de-grue (*Erodium cicutarium*)

Fig. 10. Graine d'Erodium bec-de-grue

Fig. 11. Collier-de-corail (*Aricia agestis*)

Photos Micheline Blavier

manescavi sont si développées qu'elles étaient utilisées pour la fabrication d'hygromètres pour prédire le temps. Si la racine du Bec de grue n'est plus conservée en poche pour préserver des fièvres malignes, la plante est toujours, tout comme le Bec de cigogne, une des plantes nourricières de la chenille de l'Argus brun, petit papillon aux ailes ornées de taches orange, alignées telles les perles d'un collier, et joliment nommé en français Collier-de-corail (*Aricia agestis* de son nom scientifique) (fig. 11).

Petite - 5 à 8 cm de haut - et élégante, des fleurs délicates à cinq pétales d'un blanc éclatant (parfois rose pâle ou veinées de mauve), des feuilles à trois folioles ressemblant à celles du trèfle, voici le Pain de coucou, l'Oxalide petite oseille (*Oxalis acetosella*) (fig. 12) amoureuse des sous-bois ombragés et humides, des bords de ruisseaux, des rochers surplombant les cascades... Rare en région méditerranéenne, on la rencontre fréquemment dans notre département dans les zones soumises à l'influence atlantique : le Somail et l'Espinouse. C'est une plante animée ! Chaque nuit ou lorsqu'il pleut, ses folioles se rapprochent les unes des autres et la feuille se ferme. Le fruit, lorsqu'il est mûr, éclate et les graines sont alors projetées alentour. Mais pourquoi l'Oxalide petite oseille, la bien nommée Surelle, à la saveur acide d'oseille, est-elle surnommée Pain de coucou, *Lo pan de cocut* en occitan ? Le coucou, notre populaire Coucou gris (*Cuculus canorus*), ne se nourrit pourtant pas de graines ! Discret, il chasse à l'affût les insectes et plus spécialement les chenilles. Mais, à l'instar de la toute aussi discrète Petite Oseille, c'est un messager du printemps. Tout comme le Pain de coucou fleurit en avril, le Coucou revient d'Afrique en ce joli mois : « *Lo primier d'abril, lo cocut canta mort o vitu* » (Le 1^{er} avril, le coucou chante mort ou vif), promesse des beaux jours à venir.

C'est une chance de rencontrer, au détour d'un chemin, les jolies fleurs bleues du Pied d'alouette (*Consolida regalis*) (fig. 13), connu aussi sous le nom de Delphinium. Dotées d'un long éperon* dressé vers le ciel, leur forme évoque, au gré de l'imagination, un dauphin, une patte, un bec d'oiseau d'où les nombreux noms vernaculaires : Dauphinelle, Delphinette, Bec d'oiseau, Éperon de chevalier, etc. Les bourdons et les abeilles en apprécient le nectar mais attention, graines et tiges sont toxiques ! Plante dite messicole, c'est-à-dire habitant de façon exclusive ou préférentielle dans les milieux soumis à la moisson (terres d'élection des alouettes !), à



Coucou gris
(*Cuculus canorus*)

De haut en bas

Fig. 12. Oxalide petite oseille (*Oxalis acetosella*)

Fig. 13. Pied d'alouette (*Consolida regalis*)

Photos Micheline Blavier

l'écologie et au cycle biologique similaires aux céréales, elle s'est rarifiée, tout comme les autres plantes messicoles autrefois fréquentes, certaines emblématiques tels le Bleuet et le Coquelicot. Même dans les endroits les plus reculés, rares sont aujourd'hui l'Adonis d'automne (fig. 14), l'Adonis goutte de sang, le Glaïeul des moissons (fig. 15), le Bleuet des champs, la Spéculaire miroir de Vénus, le Coquelicot argémone, le Coquelicot hispide (fig. 17) (le plus commun, le Grand Coquelicot, *Papaver rhoeas*, se maintient sur les talus, bords de route et décharges), très rares sont la Nigelle de France (protégée nationalement), la Nielle des blés (fig. 16), etc. Il faut dire que cette dernière, élégante aux grands pétales rose violacé, *Agrostemma githago*, est particulièrement vénéneuse. Avec les tamis d'autrefois, ses grosses graines noires, toxiques, de la taille du grain de blé, se séparaient mal de celui-ci et rendaient la farine grise et amère, voire nocive. Elle fut donc systématiquement détruite par les herbicides tout comme le cortège des plantes indésirables, qualifiées de « mauvaises herbes », entrant en compétition avec les céréales (d'où un moindre rendement), et pouvant favoriser le développement de maladies, parasites et autres nuisibles.

Autrefois, l'agriculteur, en réutilisant les graines de la ferme, participait à la propagation des graines de cette flore des moissons. Aujourd'hui, la plupart achètent des graines normalisées. D'autre part, grâce à une meilleure connaissance de la physiologie des céréales, les amendements et les techniques culturales (choix de la période de labour, d'ensemencement, labours profonds...) sont plus favorables aux céréales au détriment des messicoles.

Ainsi, disparaît, sans bruit, au fil des ans, tout un pan de la biodiversité végétale, premier maillon d'une longue chaîne alimentaire (40 % de la centaine recensée en France sont menacés d'extinction, 7 ont déjà disparu). Et avec lui se raréfie une foule d'insectes dépendants, dans leur grande majorité utiles aux équilibres écologiques (pollinisateurs, prédateurs des insectes ravageurs des cultures...), et disparaît une source d'alimentation pour l'avifaune fréquentant les champs cultivés : Perdrix grise, Caille des blés... et alouettes !



De haut en bas

Fig. 14. Adonis d'automne (*Adonis annua*)

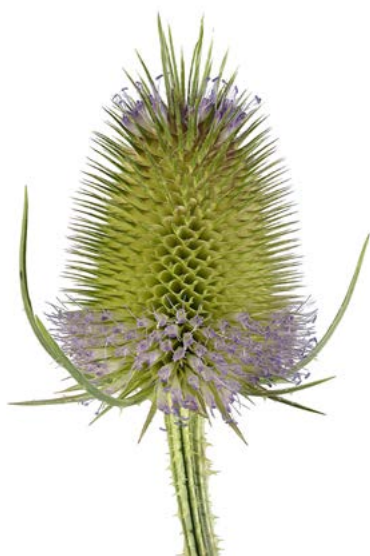
Fig. 15. Glaïeul des moissons (*Gladiolus italicus*)

Fig. 16. Nielle des blés (*Agrostemma githago*)

Fig. 17. Coquelicot hispide (*Roemeria hispida*)

Photos Micheline Blavier

Cabaret des oiseaux, Baignoire de Vénus, Fontaine des oiseaux, Lavoir de Vénus, Peignerolle... l'imagination populaire semble ne pas avoir de limites en ce qui concerne cette plante. Mais qui se cache derrière ces jolis noms ? L'hiver, bien visibles, ses tiges brunes munies de robustes aiguillons et surmontées de gros capitules secs et épineux se dressent haut dans les friches, les fossés et talus, au bord des routes. Au printemps, la plante développe de grandes feuilles coriaces, opposées, soudées deux à deux, formant ainsi une petite cuvette que traverse la tige et qui retiendra la rosée et la pluie (fig. 18). Belle aubaine pour les oiseaux que ce « petit cabaret » naturel ! Mais la Cardère sauvage, *Dipsacus fullonum* pour les savants (fig. 19), a plus d'un tour dans son sac ! De juillet à septembre éclosent de jolies inflorescences rose lilas, rarement blanches, très appréciées des abeilles. À l'automne, les fringillidés (Chardonnerets élégant, Verdiers d'Europe, Serins cinis) sauront extraire et décortiquer de leur bec tranchant les graines des capitules. Très tôt l'homme a su aussi utiliser ses gros fruits cylindriques (fig. 20). Alignés et fixés sur de longues planchettes de bois, ils servaient à carder la laine. Puis des machines sont inventées, notamment pour un autre usage : broser le drap déjà confectionné pour renforcer la douceur et la chaleur des tissus. Pour alimenter ces machines (fig. 21) utilisant jusqu'à 800 kg de chardons par an et par rouleau, le Chardon à Foulon, proche de l'espèce sauvage (de « fouler », appuyer à plusieurs reprises avec le pied, un outil), est cultivé à grande échelle dans le sud de la France. Jusqu'au début du XX^e siècle, la réputée cardère de Provence est exportée dans le monde entier. Aujourd'hui, seule la Haute Couture achète des tissus de laine cardée à l'aide des cardes végétales. Quant aux oiseaux, pour étancher leur soif et leur faim, ils continuent à fréquenter le généreux « cabaret aux oiseaux ».



De haut en bas

Fig. 18. Syrphe buvant dans une Baignoire de Vénus

Fig. 19. Cardère sauvage (*Dipsacus fullonum*)

Fig. 20. Fruit de cardère sauvage

Fig. 21. Machine à foulon de la Fabrique-musée de la laine de Pont d'Arèquel, Catalogne (Espagne)

Photos Micheline Blavier



Les clairières des hêtraies ou les haies et bordures de route de l'étage montagnard offrent souvent à l'automne les grappes de petits fruits rouges et charnus, ronds comme des billes, du Sorbier des oiseleurs ou Sorbier des oiseaux, *Sorbus aucuparia* (famille des Rosacées) (fig. 22). Cet arbre caduc qui pousse en dehors des zones calcaires - dans notre département, on le trouve dans la Montagne Noire - se reconnaît à son écorce lisse (sur les vieux arbres, elle se gerce longitudinalement) et surtout à ses feuilles composées comme celles du Frêne. Au printemps, il se couvre de grappes de fleurs blanches. Il peut vivre jusqu'à 120 ans et atteindre une hauteur de 15 mètres. Le Sorbier des oiseleurs ou des oiseaux porte bien son nom. Ses petits fruits, les sorbes, arrivant à maturité à la fin de l'été et persistant longtemps sur l'arbre en hiver, constituent une réserve de nourriture pour nombre de passereaux frugivores, grives, merles, étourneaux... Pas moins de 76 espèces consommatrices ont été comptabilisées ! Lors des années d'abondance des sorbes - environ tous les 4 ou 5 ans - ce sont plusieurs espèces de grives qui peuvent être observées durant l'automne et l'hiver, subsistant essentiellement grâce à cette source de nourriture importante, et toujours accessible même par fort enneigement alors que les petits arbrisseaux fournisseurs aussi de petits fruits disparaissent sous la couche de neige. Plus triste pour les oiseaux, malgré la poésie du mot : dans la tradition campagnarde, les sorbes étaient utilisées comme appâts par les personnes, les oiseleurs, qui attrapaient les oiseaux avec des filets ou des pièges. Crues, les sorbes ne sont pas consommables par l'homme mais cuites, on en fait des sirops, liqueurs ou confitures. Elles sont très riches en vitamine C et provitamine A, ce qui les a fait utiliser comme antiscorbutique. Le bois, dur, était utilisé pour fabriquer des rabots, des rayons de charrette, des manches d'outils. Son aubier rougeâtre est encore apprécié pour la sculpture. Enfin, les fleurs sont mellifères. *Sorbus aucuparia* n'a décidément que des qualités !

L'Ophrys bécasse, *Ophrys scolopax* (*scolopax* = bécasse en latin) (fig. 23-24), habite les pelouses et garrigues ensoleillées des régions méridionales. Colorée et élégante, elle attire le regard du promeneur. Elle appartient à une famille qui nous fait rêver de forêt tropicale, de végétation exubérante, de pays lointains : celle des orchidées (du grec *orchis*, testicule : en effet, les orchidées du genre



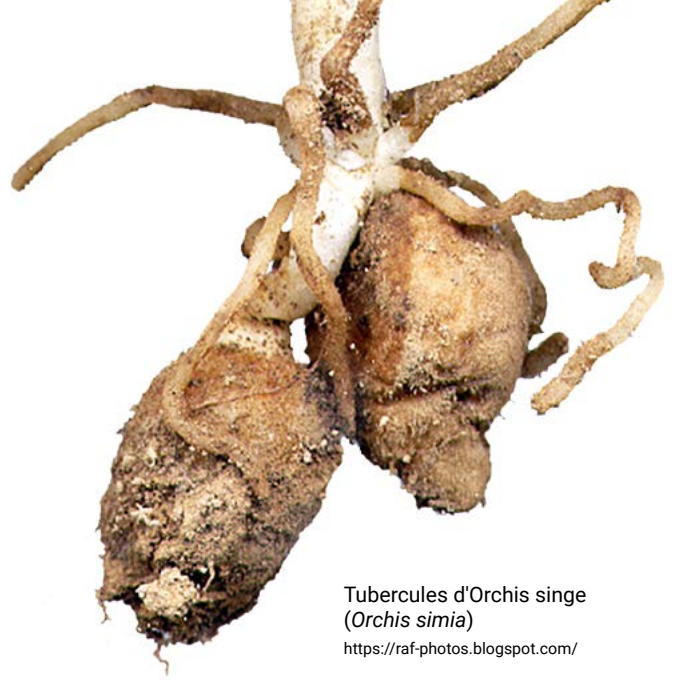
De haut en bas

Fig. 22. Sorbier des oiseleurs (*Sorbus aucuparia*)

Fig. 23. Ophrys bécasse (*Ophrys scolopax*)

Photos ArtySil, Micheline Blavier

Orchis possèdent deux tubercules de forme suggestive...). Il n'est pas besoin de parcourir des milliers de kilomètres pour admirer des représentants de cette grande famille. En France vivent environ 170 espèces (et sous-espèces confondues), non pas dans les arbres, mais sur le sol. Et plus on descend vers le sud, plus les espèces sont nombreuses. En Hérault, pas moins de 75 espèces (et sous-espèces confondues) sont recensées. Mais pourquoi notre ophrys - qui signifie sourcil en grec, et qui, selon Pline l'Ancien, désignait une fleur dont on se servait pour teindre les cheveux et les sourcils - est-elle « bécasse » ? Simple et compliqué à la fois ! Une partie de la fleur, exactement le gynostème (fig. 27), c'est-à-dire la partie centrale regroupant une partie des structures mâles et femelles, fait penser à la tête et au bec de la bécasse.



Tubercules d'Orchis singe
(*Orchis simia*)
<https://raf-photos.blogspot.com/>

Fig. 24. Ophrys bécasse (*Ophrys scolopax subsp. scolopax*)
Photo Isidro Jabato



Aux ophrys sont aussi associés des noms d'insectes : Ophrys abeille (*Ophrys apifera*) (fig. 25ab), Ophrys guêpe (*Ophrys tenthredinifera*) (fig. 26), Ophrys mouche (*Ophrys insectifera*), Ophrys bourdon (*Ophrys fuciflora*)... Quelle relation entre l'ophrys et ces insectes ? Les ophrys sont parmi les orchidées les plus curieuses et les plus fascinantes. Une ophrys ne produit pas de nectar. Pour attirer les pollinisateurs, elle use d'un tout autre stratagème : son labelle* imite les insectes ! (fig. 27) Véritable leurre sexuel, il séduit les mâles de certains insectes floricoles grâce à un subtil mélange d'indices visuelles, tactiles et olfactifs (phéromones proches de ceux de certaines espèces d'insectes). Cette forme de pollinisation qui implique un comportement dit pseudo-copulatoire est une voie unique et propre à cette famille. Les insectes attirés sont majoritairement des hyménoptères, mâles d'abeilles et de guêpes solitaires qui, fraîchement émergés, cherchent immédiatement à s'accoupler, provoquant soit l'autopollinisation - le pollen passe directement de l'anthere au stigmate de la fleur - soit la pollinisation croisée (le pollen est transporté sur une autre fleur appartenant à la même espèce).

Le labelle de cette splendide Orchis papillon (*Orchis papilionacea*) (fig. 28) est veiné d'un réseau dense et rayonnant rouge écarlate. Il s'étale comme un éventail ou une aile de papillon, les bords relevés sous un casque violacé, rayé et pointé vers le ciel. Car ce grand orchis aime le soleil, les garrigues et les bois clairs de conifères. On le trouve dans le sud-est méditerranéen.



De haut en bas

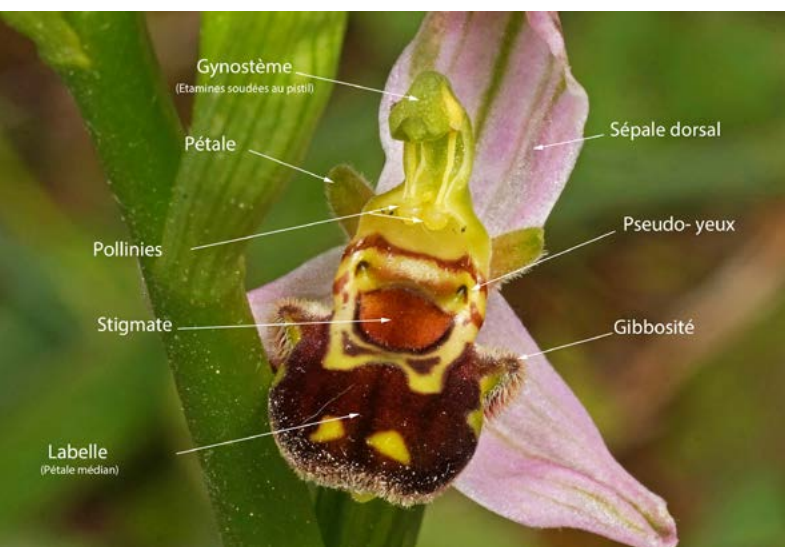
Fig. 25ab. Ophrys abeille (*Ophrys apifera*)

Fig. 26. Ophrys guêpe (*Ophrys tenthredinifera*)

Fig. 27. Vocabulaire des orchidées

Fig. 28. Orchis papillon (*Orchis papilionacea*)

Photos Micheline Blavier



Couleur miel, d'une discrétion extrême, l'orchidée Néottie nid-d'oiseau (*Neottia nidus-avis*) (fig. 29), passe inaperçue. Elle ne supporte que l'ombre des hêtraies, chênaies et pinèdes. Du latin *nidus* = nid, elle doit son nom à l'enchevêtrement complexe de ses racines en forme de nid d'oiseau (fig. 30). Surprenante, elle est dépourvue de chlorophylle et c'est elle, la modeste, qui a permis au botaniste Noël Bernard, en 1899, de découvrir le rôle déterminant du champignon à l'intérieur des racines de l'orchidée lors de la germination des graines. En effet, pour germer et se développer, les orchidées doivent nécessairement s'associer avec des champignons appelés mycorhiziens. Par un réseau de filaments reliés aux racines de l'orchidée, ils lui fournissent les nutriments qui, autrement, lui seraient inaccessibles.

Le nom scientifique *Gymnadenia conopsea* de l'Orchis moucheron (fig. 31) est explicite : *konos* signifie mouche et *opsis* l'apparence. Les 20 à 80 fleurs de cette orchidée réunies en un épi étroit et cylindrique ont été comparées à de petits mouchérons. On reconnaît encore cette orchidée rose à la longueur exceptionnelle de l'épéron* arqué, près de deux fois plus long que l'ovaire, adapté encore une fois aux trompes des papillons que l'Orchis moucheron attire au crépuscule en exhalant un parfum suave.



De haut en bas

Fig. 29. Néottie nid-d'oiseau (*Neottia nidus-avis*)

Fig. 30. Racines de la Néottie nid-d'oiseau

Fig. 31. Orchis moucheron (*Gymnadenia conopsea*)

Photos Micheline Blavier



POUR QUI SONT CES SERPENTS ET AUTRES CRÉATURES ?

Si le nom vernaculaire de nombre de plantes est associé aux noms d'oiseaux et d'insectes, l'association plantes-mammifères ou plantes-reptiles n'est pas en reste. Ainsi, la gueule-de-loup ou muflier (*Antirrhinum majus*) (fig. 32) qui fait référence à la corolle bilabée munie d'une bosse fermant la gorge ; la Vipérine commune (*Echium vulgare*) (fig. 33) dont les longues étamines rouges jaillissent de la corolle telle une langue de serpent ; le Pissenlit dent-de-lion (*Taraxacum officinale*) qui se reconnaît à la découpe de ses feuilles en forme de crocs ; le Pet-d'âne ou Chardon aux ânes (*Onopordum acanthium*) qui fait péter les ânes ; la Queue-de renard (*Amaranthus caudatus*) dont les longues inflorescences rouges évoquent la queue du renard ; la Langue-de-cerf (*Asplenium scolopendrium*) (fig. 34), fougère qui se reconnaît à ses longues frondes souples, ondulées et retombantes telles des langues, le Plantain corne-de-cerf (*Plantago coronopus*) (fig. 35) dont les feuilles sont divisées comme les bois d'un cerf, etc. La liste est longue.

En français, les noms communs et vernaculaires de végétaux sont particulièrement nombreux et variés. Plusieurs facteurs ont permis cette diversité : une longue histoire de la langue, une flore variée qui s'est augmentée d'espèces exotiques, l'emprunt de noms locaux à des langues, dialectes ou patois du territoire. Imagés, souvent poétiques, ils font la richesse de notre langue.

Micheline Blavier

Vice-présidente de la LPO Occitanie
Délégation territoriale Hérault
lombrette@gmail.com

LEXIQUE

Arête : pointe longue, étroite et raide, terminant un organe.

Labelle : division inférieure en forme de lèvres, souvent dirigée en bas, de la fleur des *Orchidaceae*.

Éperon : prolongement tubulé d'insectes, des sépales ou des pétales ; expansion de la base du labelle chez certaines orchidées, en forme de sac plus ou moins allongé, pouvant ou non sécréter du nectar.

De haut en bas

Fig. 32. Gueule-de-loup (*Antirrhinum majus*)

Fig. 33. Vipérine commune (*Echium vulgare*)

Fig. 34. Langue-de-cerf (*Asplenium scolopendrium*)

Fig. 35. Plantain corne-de-cerf (*Plantago coronopus*)

Photos Micheline Blavier

